

Le sublime motif d'un voyage chrétien, le cas des missionnaires en Perse safavide

Safoura TORC LADANI

Maître assistante, Université d'Ispahan
safouraladani@yahoo.com

Résumé

Le missionnaire est un voyageur particulier qui voyage pour un motif sublime: celui de la propagande du christianisme. Les missionnaires ne sont pas très nombreux, mais, ils ont écrit bien de livres par lesquels nous pouvons tracer leur démarche à travers l'Asie et la Perse en particulier. Cet article est consacré à l'étude et l'analyse de cette mission tout d'abord en Asie et plus particulièrement en Perse. Nous y avons surtout examiné les raisons principales de leur échec dans le projet de convertir les orientaux et surtout les Persans. Parmi ces raisons, l'intérêt que portent les Persans aux dogmes islamiques est un des critères les plus importants. C'est donc les missionnaires et l'état de leur mission en Asie qui vont tout d'abord être abordés. Nous nous occuperons ensuite à ces voyageurs et à leur mission en Perse ; et nous aborderons enfin ce qui mènera cette mission en échec.

Mots clés: Missionnaires, christianisme, conversion, sublime motif, Perse safavide.

Introduction

Pendant la première moitié du XVII^e siècle, les Français, qui s'étaient épuisés dans les guerres de religion, n'aspiraient plus qu'à l'ordre et à la paix, conciliant les dogmes différents et renonçant aux discussions intarissables sur les problèmes métaphysiques : ils restaient catholiques tout en acceptant leurs fils protestants. De là un esprit de tolérance, une sorte de laisser-aller et de nonchalance, une sagesse à la manière de Montaigne, accueillante et sceptique à la fois, qui s'emparaient des âmes.

Mais on languit aussi sous l'ordre et la paix. Alors, les guerres de la Fronde éclatent, avec un objectif différent : c'est le pouvoir royal qui est mis en cause. De grands hommes politiques, comme Richelieu et Mazarin, apaisent le tumulte et rétablissent l'ordre qu'un grand roi, Louis XIV, va maintenir pour longtemps.

Les Français vivront-ils désormais en paix ? Non certes pas, car ils sont d'une nature si changeante qu'ils font «de leur mieux pour ne pas conserver longtemps un ami (Hazard, 1942, t. I, 5) cherchant et créant toujours quelques choses de nouveau, ne serait-ce que de nouvelles modes pour s'habiller (Montesquieu, 1960), et s'ils n'ont rien d'autre à faire, ils se mettent à parcourir le monde. Il faut donc les tenir toujours en haleine. Louis XIV n'y manqua pas. Il le fit de trois manières différentes : d'une part, il les engagea dans de nombreuses guerres contre leurs voisins, d'autre part, il les envoya faire de commerce dans les pays aussi lointains que la Chine et la Perse, et enfin leur donna pour mission de propager la religion chrétienne. Dans cette étude nous allons nous efforcer de bien analyser cette dernière mission qui selon la conviction de ses missionnaires, elle paraît la mission la plus sublime et la plus excellente.

Nous allons donc étudier tout d'abord ce que ces missionnaires font dans les pays orientaux pour réussir dans leur mission. Ensuite, nous nous concentrons plus particulièrement sur leur présence en Perse de la période safavide et enfin, nous verrons s'ils ont réussi à convertir les persans. Sinon, ce qui est le cas, nous étudierons les raisons de leur échec chez nous.

1. Les missionnaires assoiffés de savoir en Asie

Tendus vers leur Dieu au point qu'ils s'empêchent de vivre, convaincus de leur propre vérité au point qu'ils restent aveugles

devant celle des autres, les missionnaires sont des voyageurs très particuliers : « S'il fallait indiquer le phénomène le plus caractéristique dans le contexte du récit de voyage français au XVII^e siècle, il n'y aurait probablement qu'une seule réponse : les voyages de missionnaire » (Wolfzettel, 1996, 165). Si les missionnaires ne constituent pas le groupe le plus nombreux des voyageurs, ce sont eux certainement qui ont laissé le plus grand nombre d'écrits du voyage : lettres (le XVIII^e siècle publiera des dizaines de volumes de *Lettres édifiantes et curieuses*), relations confidentielles, adressées aux supérieurs en Europe et aux futurs missionnaires, farcies d'informations et de conseils pratiques, et enfin textes de propagande composés pour un large public et portés chez l'imprimeur. Ces textes font valoir la christianisation héroïque de l'Asie terre d'idolâtres, font entrevoir des réussites qui tardent presque toujours à se réaliser, et décrivent les régions exotiques où les missionnaires s'efforcent de convertir des adeptes d'autres religions. Le jésuite Juan de Polanco, zélé secrétaire d'Ignace de Loyola, avait fixé dès 1547 les modalités des lettres et relations à rédiger par les missionnaires de la Compagnie de Jésus. Les écrits des ecclésiastiques des Missions étrangères de Paris, qui commencent à parcourir l'Asie à partir de 1660, reprennent le même concept : édifier, informer, obtenir des adhésions, stimuler la générosité des bienfaiteurs.

Avant de nous occuper de cette démarche apostolique en Perse, il serait mieux d'en savoir un peu plus sur toute l'Asie et sur ce motif plus séduisant que les autres. Le missionnaire éprouve un sentiment mal caché de supériorité à l'égard des autres catégories de voyageurs qui se lancent sur les routes de l'Asie « par intérêt ou par curiosité ». Embarqué en mars 1687 pour son second voyage au Siam, le jésuite Guy Tachard mentionne le roulis du vaisseau et constate :

Les maux de tête et de cœur furent violents [...]. Il y en avait peu de ceux qui l'intérêt ou la curiosité avaient fait embarquer, qui ne se repentissent de l'avoir fait. L'esprit de l'apostolat soutenait ceux qui par de plus nobles motifs avaient entrepris le voyage, et regardaient ces incommodités comme les premières épreuves dont Dieu se servait pour affermir leur courage (Tachard, 1689, 17).

Les six jésuites arrivés en 1685 au Siam dans la suite des ambassadeurs Chaumont et Choisy sont reçus par le roi Phra Narai avec plus d'égards que les agents de la Compagnie royale. Le père Bouvet, l'un d'eux, constate modestement :

Quelques-uns furent étonnés de la distinction que le roi fit de nous par-dessus les capitaines des faituries [comptoirs commerciaux], mais ces gens-là ne faisaient pas réflexion que nous étions venus dans les Indes pour un commerce plus relevé (Bouvet, 1963, 140).

En 1686, Philippe Avril, lui aussi jésuite, est en train d'explorer une route terrestre vers la Chine par les steppes russes. Il est convaincu que la Providence, qui guide les pas des explorateurs, ne lui fera pas défaut.

S'il se trouve dans le reste du voyage quelque difficulté dont l'éloignement des lieux nous dérobe la connaissance, il est à croire que la Providence de Dieu, sur qui des missionnaires doivent uniquement compter, ne leur sera pas moins favorable qu'elle l'a été à tant d'autres qui n'avaient peut-être pas dans les nouvelles découvertes qu'ils entreprenaient des motifs aussi relevés que ceux dont les personnes apostoliques sont ordinairement animées (Avril, 1692, 112).

« Pour un commerce plus relevé », « Par de plus sublimes motifs », « Des motifs aussi relevés »..., le missionnaire pour qui la vie n'est pas une partie de plaisir, dissimule à peine son mépris pour le marchand qui court après les biens éphémères de ce monde. On trouve une génération qui a le même mépris pour ceux qui voyagent pour des motifs non religieux sous la plume du père Alexandre de Rhodes : « Je n'ai voyagé ni pour être riche, ni pour être savant, ni pour me divertir » (Rhodes, 1652, 2).

L'ouverture d'esprit de ceux qui voyagent « pour se divertir » contraste fort avec l'attitude de la plupart des missionnaires qui, brûlant d'un zèle apostolique certes admirable, n'ont pas eu d'intérêt à voir les particularités des pays qu'ils traversent :

Comme la fin que je me suis proposée dans mes voyages n'a pas été de voir de belles choses, mais plutôt d'en faire de

bonnes, je ne me suis aucunement mis en peine de remarquer, ni souvent même de voir les grandes curiosités qui se trouvent dans tous les endroits du monde par où j'ai passé ou séjourné (*Ibid.*).

Si la curiosité prend un moment le dessus, les multiples signes qui rappellent au missionnaire la présence d'autres religions dans les villes et les paysages qu'il traverse gâchent son plaisir et vont jusqu'à lui arracher des larmes. Voici monseigneur de Beryte et les siens arrivés à Antioche :

Nous apprîmes que l'église de ce lieu, qui était autrefois le premier siège de saint Pierre, est à présent une mosquée. La vue de cette profanation nous affligea sensiblement, et durant tout le temps que nous avons marché dans la Turquie, ce nous a été la matière d'une douleur continuelle de voir que le mahométisme ait envahi sur Jésus-Christ les beaux lieux qu'il occupe au préjudice des chrétiens. Parmi ces tristes spectacles à peine peut-on retenir ses larmes et ses gémissements (*Ibid.*, 31).

La curiosité intellectuelle qui les amènerait à se demander ce qu'enseignent donc ces « ministres de Satan », la passion de la découverte de l'Autre, l'émotion esthétique, « la volupté à voir des manières différentes », comme dit Chardin, ne font pas vibrer l'âme du missionnaire voyageur, qui est pénétré de l'urgence de sa mission et comme radicalisé par les épreuves d'un long itinéraire purifiant. Nous venons de lire le père Tachard notant que les missionnaires regardent les incommodités du voyage comme « les premières épreuves dont Dieu se sert pour affermir leur courage ». Chaque jour meurent des dizaines de milliers d'infidèles, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas la foi, à qui seront déniées les joies du paradis. Il n'y a donc pas de temps à perdre à faire du tourisme et à s'attendrir devant le pittoresque exotique.

L'aventure et les dangers du voyage semblent constituer pour nos missionnaires l'essentiel de l'étrangeté, de ce qui vaut d'être raconté. Ici, la distance entre les mondes semble se

concentrer non pas dans les différences de civilisation, mais dans les difficultés et périls des communications entre ces mondes. De même le voyage apparaît-il comme une initiation, le rite de passage entre deux états, par où le clerc d'Europe devient missionnaire d'Asie [...]. Si les itinéraires et les aventures valent récit, ni les décors des mondes où l'on arrive ni les conditions de vie des humanités lointaines ne paraissent par contre dépayser et mériter une description détaillée (Forest, 1998, t. III, 83).

Jean de Fontaney, le supérieur des quatre malheureux, a beau écrire qu'« on ne vient pas aux Indes pour chercher ses aises », il n'empêche que cette aventure, racontée dans plusieurs lettres « édifiantes et curieuses », a fortement marqué ceux qui l'ont vécue. La souffrance physique et morale – à la fois épreuve et initiation – fait réellement partie de l'expérience missionnaire.

Reprocher au missionnaire dépassé par l'urgence de sa tâche, de sa « mission », d'être intolérant est une faute : l'idéal de la tolérance est une des nombreuses dettes que les Européens ont héritées des Lumières. Voltaire note que la tolérance est « l'apanage de l'humanité » et « la première loi de la nature », mais il constate que « de toutes les religions, la chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de tolérance, quoique jusqu'ici les chrétiens aient été les plus intolérants de tous les hommes » (Voltaire, 1961, 401 et 403). Voici un petit coup d'œil sur le parcours du missionnaire à travers toute l'Asie. Celui-ci insistait beaucoup sur l'importance de sa mission et la supériorité de son motif de voyage par rapport à celui d'autres voyageurs européens. La propagation d'autres religions surtout le mahométisme à travers l'Asie les infligeait et ils s'efforçaient beaucoup de convertir les adeptes d'autres religions. Dans ce qui suit, nous examinerons l'installation des missionnaires en Perse.

2. Les missionnaires en Perse

Si l'on excepte quelques missions diplomatiques effectuées par des hommes d'Eglise, aucun groupe de religieux catholiques ne s'installe en Perse avant le règne de Chah Abbâs I^{er} en 1603. Jusque-là, la seule présence catholique est la communauté chrétienne arménienne du diocèse de Naxčevân, en Arménie, de rite latin mais de langue

arménienne. Elle est restée, depuis le Moyen Âge, fermement attachée à Rome, si bien qu'après leur élection les archevêques étaient obligés d'accomplir un voyage souvent périlleux pour faire confirmer leur nomination par le Pape (Oudenrijn, 1936, t. VI). Ce petit diocèse, qui va s'amenuisant terriblement à partir du début du XVII^e siècle, entretient, non sans difficultés, des relations régulières avec la papauté et l'ordre dominicain. Il se trouve sur un territoire que se disputent Persans et Ottomans, et au milieu du XVIII^e siècle a mené à la dispersion de ces catholiques : vers 1759 l'archevêque de Naxčevân se trouve réfugié à Smyrne avec une vingtaine de ses religieux dominicains arméniens. C'est à la fin d'une communauté qui tentait une symbiose entre les cultures arménienne et latine et exerçait son influence essentiellement sur les Arméniens d'Iran. Nombreux ont été, au cours du XVII^e siècle, les Dominicains arméniens du Naxčevân qui ont séjourné en Europe et en France¹.

Au XVI^e siècle, la présence portugaise à Hormuz et en Inde amène de nouveaux contacts à l'Est entre Portugais catholiques et Persans musulmans. Singulièrement, le père Henriques, l'un des trois Jésuites arrivés en 1579 à la Cour d'Akbar à FathpûrSikri, était un converti persan². Par ailleurs, vers 1570, à l'Ouest, le pape Pie V. s'intéresse de près à la Perse safavide comme allié potentiel contre les Turcs et des missions diplomatiques plus ou moins fructueuses, comme celle des frères Vecchiotti en 1584, seront l'aboutissement de ses efforts.

En fait, c'est par l'intermédiaire des religieux augustins portugais venus d'Inde que commencent les premières tentatives de contacts durables. Les missions dans cette partie de l'Orient sont l'exclusivité du patronage (*padroado*) portugais. Les Augustins ont bénéficié du soutien actif d'un membre de leur ordre, monseigneur De Menezes, Archevêque de Goa, fort zélé et soucieux d'efforts missionnaires. Les premiers religieux envoyés prennent contact en Perse et au Caucase avec les chrétiens arméniens et géorgiens en vue de leur union à l'Eglise catholique.

Un second groupe de missionnaires installés en Perse sont les Carmes. Ils arrivent à Ispahan en 1607, conduits par le Père Jean-Thaddée. Les Carmes voulaient tenter de convertir Chah Abbas pour entraîner la conversion de tout le peuple persan. Ils essayaient aussi

d'apprendre le persan comme les augustins. Cela entraîne le domaine des échanges culturels. De là la propagation des lexiques et des dictionnaires qui aident les européens érudits d'accéder à la littérature persane. D'ailleurs, les Carmes ont construit à Rome un collège afin que les futurs missionnaires apprennent les langues et surtout le persan.

L'établissement de la capitale persane à Ispahan est suivi peu après de celui, en 1603, des Augustins dans la ville, où ils sont représentants permanents du roi du Portugal auprès de Chah Abbâs I^{er}. C'est le début des contacts étroits entre la Cour persane et les religieux catholiques et, dès l'origine, mission diplomatique et mission religieuse sont liées. Une somptueuse maison est concédée aux Augustins par le Chah à Hoseyniye, près de la Masjed-e Jâme' d'Ispahan, non loin de l'ancien quartier chrétien médiéval ; ils en font leur couvent. Quelques mois après leur arrivée, en 1605, les Arméniens chassés d'Arménie commencent à affluer vers Ispahan, les derniers déportés arrivant en 1617. Les Augustins sont alors très actifs et négocient leur union à l'Eglise romaine. Mais leur zèle, comme d'importants moyens dont ils disposent, sont progressivement mis en échec par l'hostilité foncière de Chah Abbâs à toute « catholicisation » de ses sujets chrétiens. Tout en préservant de bons rapports avec les religieux européens pour faire savoir ses excellentes dispositions envers les princes chrétiens, ce roi, qui n'a pour les Chrétiens qu'une sympathie feinte, semble veiller à ce que l'Eglise arménienne se réorganise autour d'éléments peu décidés à faire aboutir réellement une union qui donnerait au Pape un pouvoir politique et spirituel trop important.

Toutefois l'empreinte portugaise restera vivace tout au long de l'époque safavide. Les catholiques de langue persane utilisèrent – on le voit en un certain nombre d'occasions – plutôt les termes portugais que les anciens termes en usage en syriaque, en arabe ou en arménien, pour tout ce qui était lié à la foi et au culte.

Second groupe de missionnaires qui échappera beaucoup mieux que les Augustins au handicap d'être considérés comme représentants d'une nation et de ses ambitions, les Carmes déchaux de la Province de Rome arrivent à Ispahan en 1607, conduits par le père Jean-Thaddée. (Chick, 1990, IV/8, 832-834). Ils ne relèvent pas du

padroado et sont envoyés à la fois par le Pape et par le roi de Pologne. Leur engagement est international. Leur objectif politique – négocier l’alliance anti-ottomane – est moins important que leur mission religieuse, dont ils s’attachent progressivement à définir les contours. Selon la vieille conception médiévale, les Carmes voudraient tenter de convertir le prince (Abbâs I^{er} puis surtout Chah Safî en qui ils placent bien des espoirs), pour entraîner la conversion de tout le peuple. Les Carmes, à l’instar des premiers Augustins, se donnent du mal pour connaître le persan et pour apprendre à parler et à écrire cette langue. Cette nécessité joue un rôle capital dans le domaine des échanges culturels : c’est ainsi que sont nés une multitude de lexiques et dictionnaires qui permettront à des Européens érudits d’accéder à la littérature persane. Par ailleurs, les Carmes vont vite créer à Rome un collège pour que les futurs missionnaires apprennent les langues et en particulier le persan, grâce aux manuels préparés par des religieux comme le père Ignace de Jésus. Le couvent que les Carmes ont reçu d’Abbâs I^{er} à Maydân-e Mir est vaste ; il aurait abrité tour à tour une presse persane qui ne parvint pas à dépasser le stade des essais, une sorte de petite école, dont la création avait été préconisée en 1608 par le père Paul Simon. Le couvent de Chiraz, de 1623 à 1738, joue le rôle de paroisse pour les Chrétiens de cette ville. Assez tôt toutefois, les Carmes, comme plus tard les Capucins, se sont fait interdire un apostolat direct auprès du peuple musulman et certains convertis furent punis de mort (ainsi le furent cinq d’entre eux en 1622 à Ispahan). En revanche, les gens instruits ou ceux de la Cour demeurèrent nombreux à fréquenter ces couvents, comme les hospices des Capucins, jusqu’à la chute des Safavides.

A propos des Capucins, un premier projet d’envoi en 1602, en Perse, d’un Père sicilien qui avait été gardien du Couvent de Prague, demeura sans suite. Toutefois, la France, qui est sortie des Guerres de Religion et connaît au début du XVII^e siècle un renouveau catholique de grande ampleur, prendra le relais. Sous Louis XIII et Richelieu, de vastes vues sur les Indes occidentales et orientales associent projets commerciaux et entreprises missionnaires. C’est l’ordre des Capucins, récemment fondé en France, qui, avec le soutien de la toute nouvelle congrégation romaine de *Propaganda Fidei*, s’établit au Proche Orient

et, sur la route de l'Inde, en Perse. Le père Pacifique de Provins fonde, non sans difficulté, un premier hospice en 1628 à Bagdad, alors persan, puis peu après, un hospice à Ispahan³. Certains de voyageurs en Perse s'installèrent aussi dans ces maisons. Chardin, protestant, il est vrai, mais honnête homme entretenant d'excellents rapports avec les missionnaires établis en Perse qui le logent souvent et lui transmettent les courriers qui lui sont envoyés (Cruysson, 2002). Après son retour en France, ses compagnons devront attendre 1634 pour que leur établissement, dans une maison proche de Qal'e-yeTabârek dans un quartier alors peuplé de déportés chrétiens, ne soit plus menacé. La maison n'est pas une maison royale mais a été achetée et payée grâce à l'aide de la V.O.C. hollandaise. Un autre couvent sera ouvert en 1655 à Tabriz par le père Gabriel de Chinon, précepteur de Mirzâ Mohammad Tâher qui deviendra vizir d'Azerbaïdjan en 1095 de l'Hégire (1684), après la mort de son père Mirzâ Ebrâhim, grand protecteur du Capucin. Une mission à Urmiyeh aura une très brève existence après 1660, de même que celle fondée peu après, vers 1667, à Erivan, où le père Gabriel, très lié à certains Arméniens luttant pour l'émancipation de leur nation (Kervorkian, 1989, t. VI, 2-44), sera persécuté avec violence. Vers la même époque s'établit, sous l'impulsion du même père, une mission en Géorgie persane, à Tiflis, qui survivra fort longtemps et a joué un rôle dans le développement de la « Renaissance géorgienne ». Les Capucins d'Ispahan, disciples des Carmes et Augustins, ont si bien appris le persan qu'ils peuvent, en 1640, prêcher publiquement sur le Maydân d'Ispahan, devant la Mosquée Royale, avant que ce genre d'activité ne soit interdit. En revanche durant tout le XVII^e siècle, ils sont directeurs des consciences de nombre de clercs et de laïcs arméniens, ce qui leur donne une très grande influence. Au XVIII^e siècle toutefois, après la mort du père Raphaël du Mans (1696), leur rayonnement est moindre.

La fondation d'une maison jésuite à Ispahan s'explique par des raisons surtout géographiques. Les Pères de la Société ont des Missions en Extrême-Orient et Ispahan est une étape importante pour les voyageurs – comme pour les nouvelles – sur la voie menant en Inde et en Chine. Le père Chézaud ne fut-il pas chargé le premier, vers 1660, de tenter de gagner, sans succès, la Chine par voie de terre depuis Ispahan? S'il semble que l'initiative du père Rigordi de

rencontrer le Chah en 1647 pour lui demander une maison à Ispahan ait été une entreprise décidée par lui seul qui resta sans succès, son second voyage en 1653, porteur d'importantes offres diplomatiques, fut plus heureux. Il put laisser son compagnon, le père Chézaud, dans la capitale persane et ce dernier, après maintes mésaventures, établira une maison en 1661 dans un nouveau quartier à l'extérieur du faubourg de Jolfâ. Dès lors, pour quatre-vingts ans, les Jésuites seront présents en Perse. Ils se rétabliront dans l'apostolat auprès des Arméniens (pères Mercier ou Villotte, etc.), en liaison étroite avec leurs autres missions de Syrie et d'Anatolie.

Enfin, pour donner une certaine unité à cet ensemble d'initiatives missionnaires, parfois concurrentes et couvrant un immense territoire, le Pape avait assez tôt décidé d'établir à Ispahan un évêché pour les catholiques latins. L'évêque de Babylone, c'est-à-dire de Bagdad, sera en fait en même temps l'administrateur apostolique d'Ispahan et y résidera. Le premier évêque étant mort en Espagne sans avoir gagné son diocèse, son successeur, nommé pour « Babylone », devait, à la demande des donateurs qui subvenaient à son entretien, être français. Monseigneur Bernard de Sainte-Thérèse⁴, le premier à gagner son diocèse, n'y fera qu'un bref et malheureux séjour de 1640 à 1642 (où il aura cependant le temps de constituer un dictionnaire persan)⁵, et mourra à Paris en 1669. Saint Vincent de Paul avait été pressenti pour lui succéder, car on cherchait des candidats sachant quelque peu d'arabe, ou connaissant le Proche-Orient, mais cela ne se fit point. Ce n'est que de 1683 à 1685 qu'un évêque, monseigneur Picquet, ancien consul de France à Alep, résidera à nouveau en Perse⁶. Des évêques résideront ensuite plus régulièrement à Ispahan, à partir de la nomination de monseigneur Pidou de Saint-Olon, bon connaisseur des affaires arméniennes, en 1687. Monseigneur Pidou de Saint-Olon sera assisté de quelques Prêtres des Missions étrangères de Paris ; parmi eux le père Sanson, dont la *Relation sur la Perse* fut imprimée en 1694, résida quelque temps à Hamadân.

Les missions ne survivront que quelques années après à la chute des Safavides à Ispahan, même si Nâder Chah put encore en 1740 réunir des missionnaires des différents ordres pour établir une traduction persane des Evangiles.

Enfin malgré la présence de ces missionnaires en Asie et en Perse en particulier, les conversions des Orientaux au christianisme n'eurent pas beaucoup de succès. Chardin le confirme ainsi:

Je n'ai jamais vu ni Turc ni gentil né converti de bonne au christianisme dans son pays. Je dis de bonne foi, parce qu'il s'est trouvé, et qu'il se trouve encore, en Orient mille gens de néant, tant chrétiens que gentils, et quelque peu mahométans, qui feignent d'avoir embrassé la créance romaine afin de tirer du secours pour le temporel des missionnaires qui sont perpétuellement la dupe de ces fourbes-là [...]. Le Père Raphaël du Mans, capucin, qui est depuis quarante ans missionnaire à Ispahan, [...] m'a fort assuré qu'il n'avait pas vu, non plus que moi, de véritables convertis (Chardin, 1811, t. VI, 156-157).

Alors, malgré les efforts des missionnaires, il n'existait pas de véritables convertis en Perse et les efforts de ces missionnaires n'avaient pas de conséquences attendues. Mais, comment expliquer cet échec? Quelles sont les raisons de l'échec des missionnaires en Asie et en Perse? C'est dans le passage suivant que nous allons chercher des éléments de réponse.

3. L'échec d'une mission

Pour expliquer les raisons de cet échec, on peut tout d'abord évoquer l'incapacité de la plupart des missionnaires à maîtriser comme il faut les langues de ceux qu'ils veulent convertir, mais cela ne suffit pas à tout justifier.

François Bernier, qui a rencontré Chardin en Inde et qui, lui, est catholique, apprécie les efforts des missionnaires « en tant qu'ils introduisent doucement, sans ce zèle et emportent indiscret, et entretiennent charitablement les chrétiens du pays dans le christianisme, [...] et en tant qu'ils sont le refuge et la consolation des pauvres étrangers et voyageurs ». Mais il se dit choqué par le comportement de certains d'entre eux « qui seraient bien mieux dans leurs couvents bien enfermés, au lieu de nous venir faire dans ces pays une momerie de notre religion, et qui par leur ignorance, jalousie, vie

libertine et abus de leur autorité et caractère, se font les pierres de scandale de la loi de Jésus-Christ (Bernier, 1981, 218-219).

L'échec des missionnaires en Perse se lie en outre au zèle de la religion mahométane et surtout chi'ite qui dominait tous les aspects des Persans, mais la grande raison de leur échec réside dans le désir excessif de certains missionnaires pour les fortunes d'Asie.

Le problème des missionnaires trafiquants se pose dès le début de l'évangélisation de l'Asie, car les jésuites soutiennent que les dons envoyés d'Europe ne suffisent pas pour faire vivre leurs missions, et qu'il faut demander au commerce de faire fructifier le peu d'argent qui leur arrive. La polémique opposant les divers ordres missionnaires au sujet des religieux commerçants remplirait un livre. Constatons seulement que les voyageurs les plus lucides observent sur place les conséquences de pratiques qu'ils estiment peu évangéliques.

Au cours de son second voyage, Carré rencontre à Bandar-Rig, un port du Golfe Persique, un père dominicain qui se renseigne sur les routes à suivre et lui demande une conversation privée :

Il me dit qu'il venait de la Chine où il avait demeuré l'espace de vingt-deux ans, où assurément il n'avait pas perdu son temps, emportant avec lui pour la valeur de 60 000 écus de pierreries et bijoux curieux et d'un grand prix qui l'incommodaient fort et le rendaient fort inquiet, ce qui l'oblige de me demander plusieurs fois de quelle manière il pourrait s'échapper jusques en Europe avec un fardeau si dangereux (*Ibid.*).

Bien sûr, les missionnaires jésuites ne sont pas les seuls à s'intéresser aux richesses des Indes. Tavernier raconte l'histoire d'un augustin portugais qui, arrêté près d'un puits d'eau entre Ispahan et Alep, abat d'un coup de fusil un marchand arabe qu'il soupçonne à tort d'en vouloir aux diamants cousus dans son habit. Les compagnons de la victime « de dépit et de rage se jetèrent sur le père augustin qu'ils mirent en pièces ». On brûle ses habits et on y trouve des diamants, « car on jugea bien qu'en revenant de Goa il en apportait avec lui, ces religieux ayant pris la coutume d'en prendre sur eux, et

quelquefois pour des sommes considérables » (Tavernier, 1676, t. I, 293-294).

Carré lui non plus, n'est pas édifié par les augustins portugais qu'il observe à Bandar-e Kong, sur le Golfe Persique, un dimanche d'août 1672.

Je fus le matin faire mes dévotions à l'église des pères augustins portugais, où je trouvai une belle compagnie de religieux de plusieurs ordres qui étaient venus sur la flotte portugaise, les uns par curiosité, d'autres pour accompagner quelques capitaines et officiers leurs parents, et d'autres pour des négoce qui ressentent peu l'emploi des missionnaires apostoliques. Et fus tout surpris, après que l'église fut fermée (qui fut à 9 heures du matin), de voir en un instant la maison de ces pères remplie d'un nombre infini de Portugais de la flotte qui, ayant reçu leur paye depuis deux jours, accouraient tous chez ces religieux comme l'on ferait en France dans une académie ou un berlan, où ils passaient les journées entières à des exercices peu convenables au respect et à la modestie que l'on doit dans une maison religieuse. Les tables, les dés et les cartes étaient dressés de tous les côtés dans cette maison, jusque sous le portail de la rue (Carré, 1673, 74).

Selon Furetière, un berlan est une « académie ou maison où on donne publiquement à jouer aux dés ou aux cartes ». Les augustins de Bandar-e Kong, faute de faire des convertis, ont fait de leur couvent un tripot où ils écument la solde des officiers portugais. Carré, d'habitude tolérant, ne cache pas son indignation :

On l'aura compris, nos missionnaires n'ont pas toujours bonne presse. On a constaté aussi que, prétendant « voyager par de plus sublimes motifs », ce sont des voyageurs atypiques. Qu'ils se concentrent sur les biens de ce monde-ci ou sur ceux de l'au-delà, ils n'ont pas les dispositions qu'on peut attendre d'un « bon » voyageur (*Ibid.*).

Ainsi, ces missionnaires, surtout les portugais, prétendant avoir de sublimes motifs de leur voyage, pensaient plutôt aux biens du pays où ils allaient et c'est pourquoi ils ne peuvent pas avoir de succès dans

leur propagande. En plus, Carré insiste qu'ils n'ont pas les caractéristiques d'un bon voyageur non plus.

Conclusion

Dans cette étude, nous avons essayé de tracer une brève histoire de la présence des missionnaires en Asie en général et en Perse en particulier. Nous avons avancé que ceux-ci avaient choisi un motif sublime pour leur voyage en Orient : celui de la propagande du Christianisme. Parmi eux se trouvaient Jean de Polance, Ignace de Loyola, Guy Tachard, le Père Bouvet, Philippe Avril, Alexandre de Rhodes, le Père Jean-Thaddée et bien d'autres. Ces voyageurs ont écrit bien des ouvrages sous les formes des lettres, des relations confidentielles, des farcies d'informations et des conseils pratiques et des textes de propagande. Et leur mission a été de convertir des adeptes d'autres religions.

Brûlant donc d'un zèle apostolique, ces voyageurs pensaient toujours à leur mission et ils ne perdaient cependant pas le temps pour faire du tourisme dans les pays qu'ils traversaient. Bien que, selon certains philosophes du siècle des Lumières, comme Voltaire, les chrétiens doivent avoir le plus de tolérance envers d'autres religions, ils sont les plus intolérants de tous les hommes, et que la présence d'autres religions, surtout le mahométisme, dans certains pays où ils s'établissent, leur est un grand obstacle.

Installés dans de différents pays d'Asie, nous avons vus, ces missionnaires sont bien placés en Perse sous le règne de Chah Abbas 1^{er}. Tout d'abord, ce sont les portugais catholiques, appelés les augustins, qui sont installés à Hormuz. L'établissement de la Capitale persane à Ispahan est suivi peu après de celui, en 1603, de ces augustins dans cette ville. C'est ainsi que dès l'origine, mission diplomatique et mission religieuse sont liées. Chah Abbas leur consacre une somptueuse maison, près de la Masjed-e Jâme d'Ispahan. Ils en font leur couvent. Ils sont très actifs. Mais, leur activité est progressivement mise en échec par l'hostilité de Chah Abbas. Toutefois l'empreinte portugaise restera vivace tout au long de l'époque safavide.

En faisant part à l'incapacité de la plupart des missionnaires à maîtriser les langues de ceux qu'ils voulaient convertir, au zèle des chi'ites et à leur grande fidélité au mahométisme, c'est par le récit de leurs voyages et de leur mission et surtout leur intérêt matériel, « motif plus sublime ! », abordé parfois à travers leurs propres écrits que nous avons conclu à leur échec et à l'insuccès de leur mission.

Notes

1. Comme le R. P. Matthieu Moracea, prier de Qrnq, qui en 1646 donne l'actuel ms. Arménien 9 de la B.N. aux religieux du Couvent de l'Annonciation de la rue Saint-Honoré, à Paris, où il séjourne, ou le P. Antoine Nazar d'Aprakuni qui est envoyé en 1670 par le Shâh auprès de Louis XIV avec deux autres dominicains et séjourne en 1674 à Paris où il est reçu par Louis XIV (sa relation de voyage fut publiée en 1837 dans *le Journal Asiatique*), et bien d'autres.
2. Voir Edward MacLagan, *The Jesuits and the Great Mogul*, Londres, Burns, Oates and Washbourne, 1932.
3. Une bibliographie sommaire se trouve dans Jean Calmard, « Capucins in Persia », in *Encyclopaedia Iranica*, IV/8 (1990), p. 786-788 et *Informateur des voyageurs en Perse*, t. I, *Biographie* et t. II, *Documents et Lettres*.
4. Voir par exemple la notice de F. Marouin, « Duval (Jean) », in *Dictionnaire de Biographie française*, fasc. 70, 1969, p. 972-974.
5. Conservé à la Bibliothèque des Missions étrangères de Paris. Il posséda aussi un exemplaire du Catéchisme de Bellarmin en persan (actuel ms. B. N. Suppl. persan 1011).
6. G. Goyau, un précurseur, François Picquet, consul de Louis XIV en Alep et évêque de Babylone, Paris, 1942.

Bibliographie

- AVRIL, Père Philippe, *Voyage en divers Etats d'Europe et d'Asie...*, Paris, Claude Barbin, 1692.
- BERNIER, François, *Voyage dans les Etats du Grand Moghol*, Paris, Fayard, 1981.
- BOUVET, Joachim, *Voyage de Siam*, Brill, Leyde, 1963.
- CALMARD, Jean, « Capucins in Persia », in *Encyclopaedia Iranica*, IV/8 (1990) et *Informateur des voyageurs en Perse*, t. I, *Biographie* et t. II, *Documents et Lettres*.
- CARRÉ, Barthélemy, *Le Courier de l'Orient*, Londres, BL, OIOC, Mss. Eur. D. I, 1673.
- CHARDIN, Jean, *Voyages en Perse...*, Paris, Langlès, 1811.

- CHICK, Herbert, « Carmelites in Persia », in *Encyclopedia Iranica*, IV/8 (1990).
- CRUYSSSE, Dirk Van (der), *Le Noble Désir de courir le monde*, Paris, Fayard, 2002.
- FOREST, Alain, *Les Missionnaires français au Tonkin et au Siam (XVII^e-XVIII^e siècles). Analyse comparée d'un relatif succès et d'un total échec*, Paris, Harmattan, 1998.
- HAZARD, Paul, *La Crise de la conscience européenne, 1680-1715*, Borin, Paris, 1942.
- GOYAU, G., *un précurseur, François Picquet, consul de Louis XIV en Alep et évêque de Babylone*, Paris, 1942.
- MANLAGAN, Edward, *The Jesuits and the Great Mogul*, Burns, Oates and Washbourne, Londres, 1932.
- MONTESQUIEU, *Les Lettres persanes*, éd. Vernière, Paris, Garnier, Vernière, 1960.
- MAROUIN, F., « Duval (Jean) », in *Dictionnaire de Biographie française*, fasc. 70, 1969.
- OUDENRIJN, Marcus Antonius Van (der), « Bishops and Archbishops of Naxivan », *Archivum Fratrum Praedicatorum*, 1936.
- RHODES, Père Alexandre (de), *Histoire du royaume de Tonkin et des grands progrès que la prédication de l'Évangile y a faits*, Lyon, J. B. Devevet, 1652.
- , *Divers voyages et missions du P. Alexandre de Rhodes en la Chine et autres royaumes de l'Orient*, Paris, Cramoisy, 1654.
- TACHARD, Père Guy, *Second voyage du Père Tachard et des jésuites envoyés par le Roy au royaume de Siam*, Amsterdam, Pierre Mortier, 1689.
- TAVERNIER, Jean-Baptiste, *Les Six voyages...*, Paris, Gervais Clouzier et Claude Barbin, 1676.
- VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, article « Tolérance », Paris, Garnier, 1961.
- WOLFZETTEL, Friedrich, *Le Discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996.